**Echos de *La Bâtarde*, de Violette Leduc, lus par Victoria Chéné.**

**Episode 3, 1e partie**

Edition L’Imaginaire, Gallimard, 1964, p. 23-26

Mon cas n’est pas unique: j’ai peur de mourir et je suis navrée d’être au monde. Je n’ai pas travaillé, je n’ai pas étudié. J’ai pleuré, j’ai crié. Les larmes et les cris m’ont pris beaucoup de temps. La torture du temps perdu dès que j’y réfléchis. Je ne peux pas réfléchir longtemps mais je peux me complaire sur une feuille de salade fanée où je n’ai que des regrets à remâcher. Le passé ne nourrit pas. Je m’en irai comme je suis arrivée. Intacte, chargée de mes défauts qui m’ont tortu­rée. J’aurais voulu naître statue, je suis une limace sous mon fumier. Les vertus, les qualités, le courage, la méditation, la culture. Bras croisés, je me suis brisée à ces mots-là.

Lecteur, mon lecteur, j’écrivais dehors, sur la même pierre il y a un an. Mon papier quadrillé n’a pas changé, l’alignement des vignes est pareil au-dessous de la chevauchée des collines. Au troisième rang, c’est encore la buée de chaleur. Mes collines baignent dans leur auréole de douceur. Suis-je partie, suis-je revenue ? Vivre ne serait donc plus mourir sans répit avec les secondes de ma montre-bracelet. Cependant mon extrait de naissance me fascine. Ou bien me révolte. Ou bien m’ennuie. Je le relis du début à la fin chaque fois que j’en ai besoin, je me retrouve dans la longue galerie où se répercute le bruit des ciseaux du médecin-accoucheur. J’écoute, je frissonne. Finis les vases communicants que nous étions lorsqu’elle me portait. Me voici née sur un registre de salle de mairie, à la pointe de la plume d’un employé de mairie. Pas de saletés, pas de placenta : de l’écriture, un enregistrement. Qui est-ce Violette Leduc ? L'arrière-grand-mère de son arrière-grand-mère après tout. Relisons-le, relisons-le. Ça, une naissance ? Une boule de naphtaline avec son odeur de bouderie. Des femmes trichent, des femmes souffrent. Elles plaisaient : elles effacent leur âge. Je claironne le mien puisque je ne plaisais pas, puisque j’aurai toujours mes cheveux d’enfant. Il m’a fallu deux heures et demie pour écrire cela, deux pages et demie de mon cahier quadrillé. J’avancerai, je ne me découragerai pas.

[…]

Tu deviens mon enfant, ma mère, quand vieille femme tu te souviens avec une précision d'horloger. Tu parles, je te reçois. Tu parles, je te porte dans ma tête. Oui, pour toi, mon ventre a une chaleur de volcan. Tu parles, je me tais. Je suis née por­teuse de ton malheur comme on naît porteuse d’offrandes. Pour vivre, tu sais vivre dans le passé. Parfois j'en suis lasse jusqu'à tomber malade ; parfois lorsque vers minuit, moi cou­chée, toi assise dans un fauteuil, tu me dis : « Je n’ai aimé que lui, je n'ai aimé qu’une fois, donne-moi une gommette», je deviens lyre et vibraphone pour ta crinière de poussière. Tu es vieille, tu te délaisses, j’ouvre la bonbonnière. Tu me dis : « Tu as sommeil ? Tu fermes les yeux. » Je n’ai pas sommeil. Je veux me défaire de ta vieillesse. J'enroule mes cheveux dans mes bigoudis, mes doigts chantent tes vingt-cinq ans, tes yeux bleus, tes cheveux noirs, ta frange modelée, ta guimpe le tulle, ton grand chapeau, ma souffrance à cinq ans. Mon élégante mon infroissable, ma courageuse, ma vaincue, ma radoteuse, ma gomme à m’effacer, ma jalouse, ma juste, mon injuste, ma commandante, ma timorée. Qu’est-ce que vont dire les gens ? Qu'est-ce que vont penser les gens ? Qu'est-ce que diraient les gens ? Nos litanies, nos transfusions.

[…]

Quelle sombre jeune fille tu as été. La mauvaise soupe des orphelinats t’avait coupé les jambes. Toujours fatiguée, toujours trop fatiguée. Pas de bals, pas de sorties, pas d'amies. Dédaigneuse, fermée, exténuée. Le dimanche toujours cou­chée. La campagne t’ennuyait, la ville se retirait après que tu avais acheté cols, manchettes à la mode de 1905, après que tu avais secouru, avec la sainte, des protestants nécessiteux. Tu me dis: « Ta grand-mère parlait comme un livre. » Je me révolte quand tu confonds ta mère avec la mère de l’autre. Ma grand-mère ne parlait pas comme un livre elle récurait les casseroles des autres. Je n'ai eu qu'une grand-mère, celle que j’ai connue. Elle est l’unique comme sera l’unique une femme extraordinaire sur des centaines de marches plus haut. Fidéline : ta mère et mon suprême de tendresse. Elle t’aurait dit: « Plus tard elle n'aura pas de cœur. » J'ignore si j’ai du cœur ou non. Fidéline n'est pas ternie. Tu ne peux pas ternir une mois­son d'étoiles.

[…]

Un ange à dix-huit ans se marie : ma grand-mère Fidéline. Huit jours après, l’ange peu dégourdi voit dans une glace la bouche de son beau gaillard de mari sur la bouche d’une prosti­tuée du village. « Où as-tu déniché cette enfant ? » demandent les femmes faciles au chenapan. Tous rient en se tenant les côtes. Les anges donnent parfois le fou rire. Duc est marchand de bestiaux, il bamboche, il reçoit un coup de pied de che­val. Voici la délivrance : Fidéline est veuve à vingt ans, ma mère naît après la mort de son père ; elle ne l’a pas connu. Elle est née Artres, un village du Nord, arriéré. Quelle économe, quelle Minerve de six ans.

[…]